

HWANG Sok-yong

La Route de Sampo

**Traduit du coréen par
Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet**



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Princesse Bari
Toutes les choses de notre vie
Au soleil couchant

Choi Mikyung est professeur à l'Ecole supérieure de traduction et d'interprétation de l'université Ewha, Séoul.

Titre original : *Sampo ganeun gil*

- © 1973, Hwang Sok-yong
- © 2002, éditions Zulma
- © 2017, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Getty images / Frank Cezus

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : M.-C. Raguin, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-1302-2
ISSN : 1251-6007

INTRODUCTION

Ecrivain coréen, Hwang Sok-yong est né en 1943 à Zhangchun en Mandchourie. A la Libération (1945), la famille vient s'installer à Pyongyang, capitale de la partie nord de la péninsule coréenne, placée sous contrôle soviétique. En 1948, elle passe au sud, où le père a trouvé du travail. Elle s'installe à Yongdeungpo, quartier industriel de Séoul, où les surprendra la guerre de Corée (1950-1953).

Les débuts littéraires de Hwang Sok-yong datent de 1962, année où, encore lycéen, il obtient le prix du Nouvel An du quotidien *Chosun Ilbo* pour sa nouvelle « La Pagode ». Témoin attentif de l'évolution sociale et politique de son pays, il puise dans les turbulences que traverse la Corée dans la seconde moitié du xx^e siècle, la matière de ses essais, romans et nouvelles. Il prend part à la guerre du Vietnam en 1966-1967 dans le cadre du corps expéditionnaire coréen envoyé aux côtés des

troupes américaines, expérience amère qu'il relaterra plus tard dans *L'Ombre des armes* (1986).

La véritable consécration vient en 1970 avec *Monsieur Han*, récit très personnel d'une vie brisée par la division du pays, thème qu'il reprendra ultérieurement dans *L'Invité* (2001). Le succès de cette première œuvre d'importance a été considérable : elle a connu des adaptations au théâtre (par l'auteur) et au cinéma. Héraut du combat pour la démocratie en Corée, Hwang ne cesse de lutter, aux côtés des intellectuels et des étudiants, contre les régimes dictatoriaux qui se sont succédé à Séoul jusqu'à la fin des années 1980. *Le Vieux Jardin* (2000), œuvre largement autobiographique, fait écho à son combat pour la vérité et la justice, et à son parcours d'activiste dissident.

Défiant la redoutable loi de sûreté nationale qui interdit aux Coréens du Sud tout contact avec le Nord communiste, il se rend à Pyongyang en 1989 pour y représenter l'Association des artistes de Corée du Sud dans un congrès organisé par les écrivains de la République populaire démocratique de Corée. Il voulait forcer le destin et prouver que le dialogue était possible entre gens du Nord et du Sud puisqu'ils parlent la même langue et partagent le même héritage culturel. Cet écart de conduite lui vaut plusieurs années d'exil et, à son retour à Séoul en 1993, une condamnation à sept ans de prison. Il n'accomplira pas sa peine en totalité grâce à Kim Dae-jung, ancien dissident

lui-même, qui le tirera de sa prison au lendemain de son élection à la présidence de la République de Corée à Séoul en mars 1998.

Les nouvelles réunies dans ce recueil, choisies par l'auteur lui-même, datent de la première moitié des années 1970. Au moment de leur publication, Hwang Sok-yong s'est déjà fait un nom en littérature grâce à *Monsieur Han*. La technique narrative qu'il adopte alors privilégie la description objective, laisse parler les faits, écarte le commentaire.

La nouvelle est un genre beaucoup plus familier au lecteur coréen qu'à son homologue français. Cette préférence ne tient pas, selon Hwang Sok-yong, à une différence de goût, mais bien plutôt aux conditions socio-économiques qui ont été celles de la production littéraire en Corée jusqu'à aujourd'hui. Les écrivains, explique-t-il, ne savaient pas se faire payer. Ils écrivaient une nouvelle et se faisaient offrir un repas en paiement par le journal auquel ils la confiaient. Une nouvelle, un repas... C'est lui, Hwang Sok-yong, qui s'est battu pour donner à l'écrivain un statut de travailleur payé pour sa production.

Dans « Herbes folles » (1973), l'auteur évoque ses souvenirs d'enfance (il avait sept ans en 1950) dans la guerre fratricide qui a ravagé le pays au milieu du siècle. Tout est vrai dans ce récit, la mère possessive, les sœurs un peu distantes, les rixes entre factions dans les quartiers ouvriers, jusqu'au

nom de la domestique, Taegeum. Seule la fin est fictive : Taegeum n'est pas devenue folle, elle a simplement disparu dans le tourbillon de la guerre et l'enfant ne l'a jamais revue. Mais des fous, se souvient Hwang Sok-yong, il y en avait beaucoup, partout, à la fin de la guerre.

« Œils-de-biche » (1972) décrit le malaise des soldats coréens à leur retour du Vietnam où ils se sont battus dans la région de Danang. Le bateau, encore à quai dans le port de Pusan (sud de la Corée du Sud), vient de les ramener au pays. Première virée en ville, en attendant que les bagages soient transbordés dans le train qui les ramènera chez eux.

Une société en pleine mutation apparaît dans « Les ambitions d'un champion de *ssireum* » (1974). Les paysans, les pêcheurs « montent » à Séoul, s'adaptent à de nouveaux métiers, se démènent comme de beaux diables dans un univers en train de s'inventer, aux repères complètement différents. Le *ssireum* est une forme de lutte spécifiquement coréenne, encore très populaire aujourd'hui, qui se pratique sur une aire de sable.

« La route de Sampo » (1973) témoigne des bouleversements que l'industrialisation du pays, conduite à marche forcée dans les années 1970, impose à la société. Les paysans quittent leur terre pour se faire journaliers sur les chantiers de construction. Cette nouvelle, l'une des plus connues de Hwang Sok-yong, représente de façon

exemplaire l'esthétique réaliste de l'auteur. Même s'il n'existe pas d'île appelée Sampo en Corée, ce nom a acquis une existence quasi mythique dans l'imaginaire coréen : la nouvelle a donné naissance à une chanson et à plusieurs films. L'histoire trouve sa source dans une mésaventure arrivée à l'auteur. Jeté en prison pour avoir participé activement à une manifestation d'étudiants interdite, il a dû partager une cellule avec un ouvrier coupable de tapage nocturne. Libérés en même temps peu après, ils sont partis à pied, en direction du sud, sous une pluie transformée en neige dans la fiction romanesque.

LES TRADUCTEURS

HERBES FOLLES

Rien qu'à repenser à cet été-là, j'ai la gorge serrée. On habitait dans une cité industrielle à proximité d'une fonderie et d'une filature. La nuit, par la fenêtre ouverte, on voyait distinctement les ouvriers, torse nu, la peau cuivrée, qui s'agitaient devant la fournaise incandescente. Essoufflé au terme de sa longue course, le train entrant dans l'enceinte de l'usine, prenait son chargement et repartait. Peu après, on entendait résonner sur le pavé les brodequins de l'équipe de nuit qui venait prendre son tour. Aujourd'hui, rien n'a changé dans la rue, elle transpire le même ennui qu'alors : arbres tout aussi rares, mêmes murs de ciment aux teintes pisseuses de vieil uniforme militaire, mêmes toits bas et lourds, même absence de vie et d'animation. Seule différence, elle est maintenant goudronnée. Autrefois, les camions militaires roulaient sur une terre compressée, noire, trouée de flaques boueuses. En contrebas, un peu de

végétation survivait en bordure de mares pestilentielles où éclataient des bulles verdâtres. Nul poisson, bien entendu, n’y vivait. Les broussailles, en revanche, abritaient quantité d’insectes hostiles, mantes religieuses et autres guêpes. Je me souviens de ces camions qui nous réveillaient en passant ; ensuite surgissait le halètement d’une locomotive, bientôt effacé par des chants patriotiques qui rivalisaient de puissance avec le sourd grondement de la fonderie. Restent aussi gravés dans ma mémoire le fracas déchirant des fusillades, la poussière blanche, parmi les ruines, que je regardais danser dans les rais du soleil, la voix grave d’un homme, les cris de panique des gens, qui me donnaient le frisson, et, souvenir plus vif que tous les autres, la triste mélodie que fredonnait Taegeum.

A la Libération, mon père s’était retrouvé sans emploi à Pyongyang ; c’est donc ma mère qui devait se démener pour entretenir la famille. Auparavant, mon père travaillait pour les Japonais, ce qui avait dû lui rapporter pas mal de fric. Mais une fois rentré de Mandchourie, il s’était retrouvé sans rien ; ma mère avait ouvert une petite boutique de vêtements où venaient s’habiller les familles des occupants. Après notre passage au Sud, elle avait trouvé une place dans un atelier de confection tandis que mon père arpentait la province en tentant d’y monter quelque affaire. Mes deux sœurs aînées allant à l’école, ma mère avait besoin

de quelqu'un pour s'occuper du ménage et de moi. Un jour, elle a ramené une jeune fille, de petite taille, avec des tresses et des socquettes blanches traditionnelles qui relèvent du bout. La nouvelle venue s'est approchée de moi sans la moindre hésitation, m'a soulevé très haut et, enjouée, m'a dit : « C'est toi, Sunam ? On dirait une fille ! Dis-moi bonjour. » Ma mère m'a dit qu'elle s'appelait Taegeum. Celle-ci a fouillé au fond de son sac et y a déniché un caramel qu'elle m'a tendu après l'avoir vaguement épousseté dans les pans de sa jupe. J'ai regardé ma mère qui, malgré son air mécontent, m'a fait signe d'accepter. La jeune fille a protesté : « Que vous êtes sévère. Je ne lui donne tout de même pas n'importe quoi ! »

Ma mère et Taegeum se sont mises à bavarder sur la difficulté d'élever des enfants dans un quartier pareil. Taegeum, je l'ai aimée tout de suite. Elle est la première personne que j'aie jamais vue oser faire des reproches à ma mère. Quand elle a grondé mes deux prétentieuses de sœurs, j'ai tout de suite compris qu'elle était de mon côté. Elle appartenait au royaume des bons, ma mère et mes sœurs, à celui des méchants.

Avant son arrivée, je n'avais aucune compagnie. Quand ma mère et mes sœurs sortaient, elles me confiaient à la voisine chez qui je passais la journée tout seul. Il m'était interdit d'aller au-delà de la cour de cette voisine – cela, on m'en a rebattu les oreilles à un point ! Lorsque mes sœurs

rentraient de l'école, elles s'amusaient avec leurs copines, m'ignorant complètement ; en contrepartie, je manifestais à leur égard un mépris tout aussi grand. Je passais mes journées à jouer à cache-cache tout seul, et, quand j'en avais assez, je m'amusais à dessiner dans la poussière du sol en marmonnant. Ma mère ne supportait pas que je me salisse, je devais prendre garde à ne pas me traîner par terre. J'avais honte des vêtements qu'elle me faisait porter : des chemises et des pulls hérités de mes sœurs et qu'on avait ajustés à ma taille, des chaussettes montant trop haut et des pantalons trop courts. Quant à mes cheveux, ma mère m'avait fait, comme aux filles, une raie au milieu. Ainsi accoutré en fillette, comment sympathiser avec les gamins du quartier ? Ma mère, d'ailleurs, ne l'aurait permis à aucun prix, et eux me trouvaient ridicule. Seul à la maison, je me peignais des moustaches sous le nez et je jouais au général avec, pour partenaire, mon image dans le miroir.

Taegeum m'a tout de suite parfaitement compris et on est devenus copains. Avec elle comme alliée, je n'ai plus eu peur des coups de trique de ma mère. M'armant d'audace, je sortais vêtu d'un simple tricot de corps et d'une culotte noire, et me permettais de ne rentrer que quelques minutes avant le retour de ma mère. Je m'aventurais jusqu'à la gare, grimpais au sommet de la colline de charbon pour faire voler des

cerfs-volants avec les jeunes de mon âge. Ensemble, nous allions chercher des racines de liseron dans les parages de l'aéroport, nous entrions dans les maisons en deuil pour nous faire offrir les gâteaux de riz qu'on distribue après la cérémonie funèbre, et nous étions passés maîtres dans l'art de chiper les pièces de monnaie que les paysans cachent dans les épouvantails de paille au milieu des champs¹.

Taegeum m'emmenait souvent dans des endroits extraordinaires. Assis sur ses genoux, j'ai vu pour la première fois de ma vie un chaman danser autour d'un sabre, la pointe dressée vers le ciel. Au marché, les pieds dans la boue, elle m'achetait de minuscules coquillages bouillis et de délicieux fruits de mer. Une fois, nous avons vu une fille qu'on disait à moitié serpent. Au retour de ma mère, je faisais comme si de rien n'était, et Taegeum me disait en douce que j'étais un sacré petit futé. Je lui donnais des bourrades dans le dos ou sur ses bonnes grosses cuisses. Pour se venger, elle me pinçait en criant : « Qu'est-ce que tu as à me battre ? » Encouragé par ses cris, je multipliais mes bourrades.

Une fois, j'ai eu une infection urinaire, sans doute parce que je faisais pipi un peu n'importe où. J'avais le zizi tout gonflé. Elle m'a mis debout

1. Les paysans dissimulent dans les épouvantails des billets portant une prière ou un vœu, et joignent une pièce de monnaie pour bien disposer les esprits à leur égard.

dans une bassine et me l'a lavé. Mais il est devenu tout raide entre ses doigts. Taegeum, soudain rouge comme une tomate, m'a donné une fessée. Ne comprenant pas pourquoi j'étais puni, j'ai éclaté en sanglots. Je n'ai cessé de pleurer que lorsque, me prenant sur son dos, elle est allée me promener dans le terrain vague attenant à l'usine.

Elle m'emmenait là-bas quelquefois. Assis sur l'herbe d'un monticule, nous regardions les ouvriers jouer au volley. C'était amusant de voir ces grands gaillards pleins de santé lancer le ballon très haut ou se précipiter tous au même endroit pour le renvoyer. Ils jouaient, rigolaient, bavardaient jusqu'au moment où la sirène retentissait, annonçant la fin du temps réglementaire du déjeuner. Ils formaient un cercle, mettaient au milieu celui qui avait raté son coup et le harcelaient en lui lançant le ballon de toutes leurs forces. Chaque fois que leur victime était touchée, Taegeum et moi éclations de rire. Une fois, le ballon a roulé dans notre direction et c'est Taegeum qui l'a arrêté. L'homme qui lui courait après était petit, il avait le visage cuivré. Il a dit, d'une voix grave et posée : « Mademoiselle, rendez-moi le ballon, s'il vous plaît. » Elle le lui a lancé et elle est devenue écarlate. Nous sommes retournés à cet endroit le lendemain et les jours suivants – mais lui n'était pas là tous les jours. Parfois, il nous adressait un sourire. C'est à partir de cette époque que Taegeum s'est mise à utiliser en catimini la

crème de ma mère. Une fois, sortie après le dîner, elle n'est pas réapparue, si bien que ma mère a dû partir à sa recherche. Et puis, il lui arrivait de laisser brûler le riz ou de casser la vaisselle. Elle ouvrait tout grand la fenêtre pour regarder au loin. Elle oubliait de préparer le déjeuner de mes sœurs, négligeait la lessive, ne nous donnait plus de linge propre. De toute évidence, quelque chose s'était détraqué chez elle, ce qui n'était passé inaperçu de personne dans la famille.

Ma mère lui avait annoncé qu'elle allait devoir la renvoyer parce qu'elle n'avait plus la tête au travail. N'empêche que Taegeum était gentille avec moi, même plus gentille qu'avant. En cachette de ma mère, elle me préparait des galettes et du gâteau de riz qu'elle dissimulait dans du papier journal, et, comme nous étions complices, j'avais à cœur de garder le secret. Quand elle sortait, au lieu de me confier à la voisine, elle me disait d'aller m'amuser avec mes copains qui, eux non plus, n'allaient pas encore à l'école. Si au début je protestais en disant que je préférais la suivre, bien vite j'ai trouvé plus marrant d'aller rejoindre les copains.

Une fois, on était en train de jouer à cache-cache entre les wagons rouillés, quand on a vu arriver deux jeunes gars à travers l'écran de poussière que soulevaient en passant les camions chargés d'acier. Ils ont traversé la rue pour venir devant le mur sinistre de la filature qui occupait

tout le coin jusqu'au carrefour de la rue Sangsong, là où se trouvait le restaurant chinois. (Après cette rue, il n'y avait plus qu'un terrain vague où on allait jeter les excréments, puis un champ de cacahuètes où des cirques et des forains venaient parfois planter leur chapiteau.) L'un d'eux tenait un seau de colle à la main, l'autre un paquet d'affiches roulées sous le bras. A cette époque, on voyait beaucoup d'affiches rouges sur les murs du quartier ; elles y restaient indéfiniment, à la longue délavées par la pluie et déchirées par le vent. On avait beau être jeunes, on comprenait quand même qu'elles étaient d'une autre nature que celles qui annonçaient les films muets comme *Vive la liberté!* ou les pièces de théâtre, du genre *La Princesse Aria*, que proposaient les troupes ambulantes. On savait, sans que personne ait eu besoin de nous l'expliquer, qu'il ne fallait pas y toucher, ni même s'en approcher trop. Ces deux jeunes gens, après avoir regardé autour d'eux, se sont mis à coller leurs affiches. Mais tout à coup, on a vu quatre hommes débouler par la rue Sangsong en criant. Les colleurs d'affiches ont aussitôt déguerpi avec leur rouleau et leur seau de colle. Nous, on s'est arrêtés de jouer, d'autant que certains d'entre nous ont disparu subitement, entraînés par leur mère venue les récupérer en vitesse. Poursuivis par une meute qui leur lançait des pierres, les deux fuyards ont fini par se faire rattraper. Celui qui portait la colle a reçu un coup de bâton sur la tête ;

il est tombé à terre, le visage dégoulinant de sang. L'autre, abandonnant ses affiches, a disparu. Il est réapparu peu après assisté de six gaillards. Ensemble, ils ont fouillé tout le quartier, mais ils n'ont rien trouvé et ils sont repartis en emmenant leur ami blessé. Celui qui conduisait la bande, c'était le petit noiraud que j'avais vu jouer au volley sur le terrain vague. Nous, on avait regardé toute cette scène sans ressentir de peur. L'un de nous – son père était le chef du quartier – a fait remarquer : « Celui qui a emmené le blessé, vous savez qui c'est ? C'est le grand frère à Ttukbal le boiteux. » Moi, j'ai ajouté : « Je le connais, i'joue au volley. Il est contremaître à l'usine. » Un autre m'a corrigé : « Mais non, le grand frère du boiteux, i'travaille plus à l'usine – c'est mon grand frère qui me l'a dit –, i'paraît qu'i'va aller en taule. Parce que c'est un salaud. » Des bagarres entre adultes comme celle-ci, j'en ai vu souvent dans le quartier.

Il y avait déjà trois mois que Taegeum travaillait chez nous lorsque mon père, qui essayait de faire des affaires en province, est rentré. Il avait l'air très fatigué. Il avait perdu beaucoup d'argent, se plaignait de ce que tout devenait de plus en plus difficile. Au Sud, disait-il, les choses les plus simples comme prendre un autocar, étaient un vrai parcours du combattant. Ma mère lui a raconté ce qui s'était passé à l'usine, qu'il y avait deux camps, que tout le monde s'était rangé dans l'un ou dans l'autre, et qu'ils passaient leur temps à se

battre. Ils en sont venus à parler de Taegeum. Ma mère disait que, par les temps qui couraient, même les bonnes marchaient en tortillant des fesses. « Tu te souviens du charpentier ? Eh bien, le petit ami de Taegeum, c'est son fils aîné. Il paraît qu'il a fait des histoires à l'usine et qu'on l'a mis à la porte. Dommage, il a l'air plutôt sympathique, il semble pas mal... mais, il faut savoir rester à sa place. Cela dit, je ne sais toujours pas ce que je dois faire de cette Taegeum... est-ce que je la renvoie ? C'est son frère aîné qui me l'a confiée... tu ne peux pas essayer de la caser dans une usine ? »

Un jour, je suis allé à la pêche aux vairons avec mon filet, au-delà de la digue de l'est, pas très loin de l'aéroport. Dès qu'on plongeait les mains dans l'eau et qu'on fouillait sous les herbes, on voyait sauter les vairons, gros comme les doigts de la main. Les plus audacieux d'entre nous se jetaient à l'eau, mais ils en ressortaient en tremblotant et s'allongeaient au soleil pour se réchauffer. Un avion à hélices est passé au-dessus de nous, traînant derrière lui le grondement de ses moteurs. Je n'ai songé à rentrer que lorsque le jour a commencé à décliner. Mais je ne retrouvais plus mes espadrilles bleues. Les autres étaient déjà tous partis que je continuais à fouiller dans les broussailles. Dans l'obscurité, j'avais l'impression que le rocher, tout près, allait s'animer – sans doute à cause de ses allures fantomatiques ; dans l'orge déjà haute, le vent produisait une étrange

musique... J'ai abandonné mes recherches et je suis retourné à la digue en chantant haut et fort, pour me donner du cœur, les chansons que chantaient mes sœurs quand elles sautaient à la corde.

*Allons, à la corde sautons.
Au marché, j'ai vendu ma vannerie,
Dix wons on m'a donné.
J'ai acheté du gâteau pour cinq wons,
De la paille avec le reste...
Du haut du Baektu¹ jusqu'aux embouchures,
Depuis cinq mille ans,
Les roses de Corée
Recouvrent mon cher pays...*

Au moment où j'arrivais sur la digue, j'ai vu deux ombres se dresser. J'ai fait semblant de ne rien voir, j'ai chanté plus fort. « C'est toi, Sunam ? m'a dit Taegeum. Je te cherchais partout. » Il faut que je dise qu'elle était avec son homme. Les copains m'avaient raconté qu'elle faisait ça sur cette digue, le soir. J'avais beau ne pas savoir ce que « ça » voulait dire, je me sentais tout embarrassé d'être tombé sur Taegeum en compagnie de son ami dans cet endroit. J'ajoute que les copains, en dressant le petit doigt en l'air, m'avaient demandé si j'avais déjà fait ça. J'avais répondu que oui, mais ils s'étaient moqués de moi en disant

1. Sommet le plus élevé de Corée, aujourd'hui en Corée du Nord sur la frontière chinoise. Cette montagne occupe une place mythique dans l'imaginaire collectif coréen.

qu'il y avait façon et façon de le faire. Je savais vaguement que c'était quelque chose de pas bien qu'on faisait en se cachant. En cet instant précis, comprenant qu'elle se cachait justement pour faire ces choses, j'ai haï Taegeum.

Elle m'a pris sur son dos malgré mes protestations. Après un bout de chemin sur la digue, on est descendus au passage à niveau ; c'était un quartier vraiment pauvre, à mi-distance entre la digue et mon quartier. Les gens habitaient des sortes de misérables hangars dont l'intérieur avait été divisé en compartiments. De chacun de ces endroits émergeait une vague lumière bleuâtre. J'ai compris qu'on était arrivé chez son copain. « C'est toi ? », a demandé une voix tousotante tandis que s'ouvrait une porte. Il n'y avait qu'une pièce, mais elle grouillait de monde. Je m'accrochais de toutes mes forces aux épaules de Taegeum. « Oh ! vous êtes là ? », a ajouté la même personne – une vieille, assise à côté d'un grand-père – en apercevant Taegeum. Elle nous a invités à entrer. Taegeum m'a fait descendre de son dos. Dans la pièce, en plus du couple de vieillards, il y avait un garçon – le frère cadet du copain de Taegeum – et un autre qui devait avoir juste deux ans de plus que moi. Tous étaient occupés à fabriquer des enveloppes. C'est surtout à cause de ces papiers éparpillés partout dans la pièce que j'avais eu cette impression de foule, car en fait les occupants n'étaient pas si nombreux.